

**Discours de M. Edouard Philippe**  
**Commémoration de la 20<sup>ème</sup> journée nationale**  
**des mémoires de la Traite, de l'Esclavage et de leurs abolitions**  
**MuMa, le 10 mai 2025**

Monsieur le ministre chargé de la francophonie et des partenariats internationaux de la France,  
Mesdames et Messieurs,

« Quand la marée reflue, les traces de pas émergent ». Cinq séries d'empreintes fossiles, sur une plage anglaise d'Happisburgh, évoquent la première famille dont il nous reste une trace, il y a plus de 800 000 ans. Un homme et quatre enfants, suggère l'historien, mais nul ne saura jamais où se trouvait la mère, à jamais effacée de l'histoire. Toute l'histoire de l'humanité pourrait tenir dans cette image que Simon Sebag Montefiore place en ouverture de son *Histoire du monde*, une somme de 1300 pages que j'ai lue comme un roman, l'été dernier, pendant mes vacances en famille.

Parce que la famille, c'est justement le fil conducteur que choisit Montefiore pour raconter son histoire du monde. Les familles qui exercent le pouvoir et les familles percutées, brisées, martyrisées par le pouvoir. Raconter l'histoire du monde comme une histoire de familles permet de mettre en évidence le rôle des femmes, souvent méprisé, méconnu, passé sous silence, et cet angle original montre que

l'humanité, sur tous les continents, a presque toujours porté avec elle cet envers de l'humanité qu'est l'esclavage. Depuis la Guerre de Troie jusqu'aux conflits actuels, des foyers romains à celui du Président des Etats-Unis Thomas Jefferson, en passant par les harems musulmans, il semble que l'esclavage soit longtemps apparu comme une constante désespérément universelle de notre humanité. L'esclavage est pourtant « une institution anti-familiale », écrit Montefiore, puisqu'il est difficile d'imaginer pire manière d'anéantir une famille que de la réduire en esclavage comme le fit, pendant quatre siècles, un système de barbarie institutionnalisée entre trois continents.

Du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles, des familles entières furent ainsi capturées par des marchands d'esclaves puis réparties entre négriers pour alimenter le commerce triangulaire qui liait l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. Sur les plages de la *Slave Coast*, qui s'étendait de l'embouchure du fleuve Volta jusqu'au delta du Niger, sans doute pourrait-on trouver les traces de pas des familles qui luttèrent désespérément pour ne pas embarquer à bord de navires portugais, anglais, français qu'avaient affrétés de riches familles d'armateurs et d'industriels. Certains de ces bateaux étaient havrais, certaines de ces familles étaient havraises.

Comme chaque année, nous commémorons ainsi avec beaucoup de solennité la journée nationale des mémoires de la Traite, de l'Esclavage et de leurs abolitions et, cette année, le Premier ministre a choisi que le

Temps des mémoires 2025 aurait pour thème : « Femmes en esclavage et résistance ».

\*

Parmi les 12 millions d'Africains qui furent déportés en Amérique, du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles, il est rare que les noms, les voix, les combats des femmes parviennent jusqu'à nous. Lorsque des historiens exhument les archives de procès où étaient jugés les esclaves qui avaient voulu se révolter ou s'affranchir, la parole des femmes n'y est, en général, même pas consignée. En revanche, le châtement qu'elles subissaient dépasse souvent ce qu'on pourrait imaginer. En 1708, par exemple, lorsqu'un couple d'esclaves tua son maître dans le Queens, l'homme fut pendu pour meurtre tandis que sa compagne était brûlée vive pour trahison, en vertu d'une vieille loi du roi Edouard III qui stipulait que si une femme tuait son maître ou son époux, qui était alors considéré comme son « seigneur naturel », il ne s'agissait pas d'un meurtre mais d'une « trahison à l'endroit de l'Etat », ce qui justifiait dès lors la peine du bûcher.

Même quand les femmes ne se révoltaient pas, il est difficile de ne pas imaginer à quel point l'esclavage leur réservait un surcroît d'atrocités et d'humiliations par la conjugaison des violences racistes et sexistes. Fouettées, mutilées, suppliciées comme les hommes, mais plus souvent violées que ne l'étaient leurs frères, elles accouchaient d'enfants que leurs maîtres s'approprièrent dès la naissance comme des « biens meubles » qu'ils exploitaient ou vendaient ensuite.

Le désespoir qu'éprouvèrent ces millions de femmes, c'est celui de Sethe qui préféra égorger sa fille plutôt que lui donner une vie qui serait invivable, comme le raconte Toni Morrison dans *Beloved*.

C'est celui des petites filles qui travaillaient dix heures par jour, dans des champs de canne à sucre ou de coton, pour que d'autres petites filles se régalent innocemment dans nos demeures normandes. Peut-être ces petites filles avaient-elles pour pères des armateurs havrais qui signèrent, en 1814, une pétition contre l'abolition de l'esclavage.

Ce désespoir, c'est celui des femmes, parquées dans les cales d'un négrier nantais, qui décidèrent de se jeter à l'eau pour mettre un terme à leur calvaire, comme le raconte le roman de Fabienne Kanor, *Humus*. Lors de la cérémonie du 10 mai 2015, quatorze Havraises de la communauté caribéenne avaient d'ailleurs choisi d'incarner ces femmes suicidées dont elles nous avaient offert un tableau saisissant. Certaines de ces Havraises sont aujourd'hui parmi nous et je les salue chaleureusement.

Ces femmes dont nous commémorons aujourd'hui la mémoire, il est rare que leurs noms se soient frayés un chemin jusqu'à nous. Nous connaissons Cessette, qui était esclave à Saint-Domingue où elle fut achetée par le marquis normand Alexandre de la Pailleterie à qui elle donna entre autres fils celui qui devint, bien des années plus tard, le

Général Dumas. Sans Cessette, la grand-mère d'Alexandre, nous n'aurions jamais connu d'Artagnan ni le comte de Monte-Cristo, nous n'aurions pas frêmi avec Richelieu, aimé avec Margot et comploté avec Colbert. Sans Cessette, qui ne connut jamais la France autrement que par un aventurier normand qui finit par lui octroyer ce qu'il pouvait lui donner de meilleur, la liberté, il est probable que les Français ne connaîtraient pas aussi bien leur histoire de France. Et l'ironie ou la revanche de l'histoire a voulu que Cessette incarne ce que les Français peuvent le plus farouchement détester dans leur histoire, l'esclavage, et ce qu'ils chérissent le plus, la liberté de forcer son destin et notre destin collectif.

Ces rares esclaves dont les noms nous parviennent, Modeste Testa en Haïti, Solitude en Guadeloupe, Claire en Guyane ou Lumina Sophie en Martinique, n'en finissent pas de nous montrer combien l'humanité peut endurer le pire et enfanter le meilleur. Les combats de ces femmes nous racontent leur courage, leur force de résilience, la puissance de leur amour et de leur liberté intérieure. Car ces femmes, chaque fois qu'elles en eurent l'occasion, résistèrent et se rebellèrent en s'affirmant comme les meneuses des révoltes d'esclaves, au péril de leur vie.

Les journaux de bord que tenaient les capitaines et les chirurgiens des négriers révèlent, d'ailleurs, que les bateaux où se produisaient le plus de mutineries étaient statistiquement ceux qui comptaient le plus de femmes. Peut-être parce que les femmes manifestent une propension

naturelle à refuser l'inacceptable, surtout quand leurs enfants se retrouvent embarqués dans l'horreur. Sans doute aussi parce que les marins se méfiaient moins des femmes, qu'ils laissaient circuler sur les bateaux pour abuser d'elles quand ils le souhaitaient, ce qui permettait à ces femmes de repérer des armes qu'elles pouvaient ensuite utiliser ou apporter à leurs compagnons.

Parmi les figures de guerrières, qui s'illustrèrent dans le combat pour l'abolition de l'esclavage, nous pensons évidemment à Harriet Tubman, « la Moïse noire », qui fut une véritable stratège militaire. Après avoir échappé à l'esclavage, elle retourna plusieurs fois dans le sud pour libérer des centaines d'autres esclaves en développant un « chemin de fer clandestin ». Pendant la Guerre de Sécession, elle fut la première femme à diriger une expédition armée qui sauva plus de 700 esclaves et je remercie la chorale Gospel Together de Lisieux qui interprète aujourd'hui quelques chants magnifiques inspirés du film *Harriet*.

Le combat pour l'abolition fut mené par des femmes extraordinaires, esclaves ou libres, comme la havraise Marie Le Masson Le Golft qui était issue d'une famille de capitaines de navires et qui fut l'une des premières femmes à être élue membre d'une académie scientifique en France. Alors que sa propre famille était impliquée dans la traite, Marie Le Masson Le Golft dénonça la condition des esclaves dans son *Entretien sur Le Havre*, en 1781. Ses *Lettres relatives à*

*l'éducation* invitèrent également ses jeunes lecteurs à reconnaître l'intelligence et l'égale beauté de tous les peuples humains.

Bien d'autres femmes, célèbres ou anonymes, reprirent le flambeau. Une fois l'esclavage aboli, un autre combat commença, pour entretenir la mémoire de l'esclavage. De nouveau, les femmes y jouèrent un rôle décisif, de Paulette Nardal, la première étudiante noire inscrite à la Sorbonne, à Christiane Taubira qui donne son nom à la loi de 2001 reconnaissant la traite négrière comme un crime contre l'humanité.

C'est d'ailleurs en référence à la loi Taubira que le Président Chirac choisit la date du 10 mai comme date de commémoration nationale des mémoires de la traite, de l'esclavage et de leurs abolitions. Bien avant 2006, il est vrai que ce chemin de mémoire nous avait été ouvert par des manifestations locales et populaires qui essaimaient dans tous nos outre-mers. Je pense notamment à la date du 27 avril pour Mayotte, Monsieur le ministre, puisque les Mahorais furent les premiers à mettre un terme à l'esclavage. Il y avait bien eu une tentative d'abolition nationale, en 1794, mais elle s'était soldée par un échec et Napoléon avait réinstauré cette pratique en 1802. Il fallut donc attendre le 27 avril 1846 pour que le baron de Mackau, ministre de la Marine et des Colonies, décrète l'abolition de l'esclavage, à titre expérimental, à Mayotte. La date du 27 avril fut ainsi choisie par les élus mahorais, en 1982, en référence au 27 avril 1846 – et le hasard fait parfois bien les choses puisque cette date permet aussi de commémorer le 27 avril 1848,

jour de signature du décret d'abolition de l'esclavage en France par Victor Schoelcher.

Au Havre, comme à Bordeaux ou à Nantes, nous savons ce que nous devons à la traite atlantique. Dès 2009, le maire Antoine Rufenacht avait souhaité inscrire dans notre paysage urbain une plaque commémorative en hommage aux esclaves. Depuis, nous n'avons cessé de veiller à ce que nos archives, nos bibliothèques, nos établissements scolaires et culturels soient mobilisés pour reconnaître et enseigner ce que fut la traite atlantique. En 2023, nous avons notamment monté une exposition régionale intitulée « Esclavage, Mémoires normandes », présentée simultanément au Havre, à Rouen et à Honfleur pour diffuser un état global de la connaissance sur l'implication des Normands dans la traite atlantique et l'esclavage entre 1750 et 1848. Cette exposition a réuni plus de 50 000 visiteurs.

Actuellement, certaines rues du Havre portent encore le nom d'armateurs ou de familles ayant participé au commerce triangulaire. Jules Masurier, par exemple, qui fut maire du Havre de 1874 à 1878, resta un acteur de la traite bien après son abolition. Plutôt que d'effacer ou de remplacer ces noms de rue, nous avons choisi d'y adjoindre une série de panneaux et de podcasts qui rappellent le rôle que jouèrent ces différentes personnalités, dans la perpétuation de l'esclavage ou le combat abolitionniste. Ces podcasts forment donc un parcours mémoriel que l'on peut sillonner sur les traces des familles Begouën ou



Massieu de Clerval, qui s'enrichirent par la traite, mais aussi des abolitionnistes Jacques-François Dicquemare ou Bernardin de Saint-Pierre. Les élèves du Conservatoire Arthur Honegger ont d'ailleurs lu un magnifique extrait de son *Manifeste contre l'esclavage* et je les en remercie sincèrement, ainsi que leur professeur de théâtre, M. Ludovic Pacot-Grivel.

Je tiens enfin à exprimer toute ma gratitude à Mme Anaïs Gernidos, qui dirige l'association havraise Mémoire et Partages, pour les actions qu'elle mène depuis longtemps auprès de nos jeunes Havrais et Havraises. La direction du centre de formation du HAC vous a demandé de réfléchir à l'histoire de la traite avec les garçons de 13 à 16 ans l'année dernière et avec les équipes féminines cette année. Vous avez choisi comme portes d'entrée les villes qu'ils connaissaient pour leur club de foot, Barcelone, Manchester, Bristol, Chelsea, mais dont ils ignoraient qu'elles furent aussi de grands ports négriers. Vous avez ensuite réfléchi aux origines des stars du football pour retracer les histoires de l'esclavage en Martinique, en Guadeloupe, à la Réunion, et ces histoires continuent à vibrer en eux puisque les combats des marrons et des marronnes peuvent inspirer tous ceux et celles qui essaient d'être, aujourd'hui, tenaces, fiers, humains et engagés.

L'année dernière, vous avez par ailleurs accompagné des lycéens de la Porte Océane en Martinique. Ils y ont retrouvé les traces des premiers colons normands, dans le sillage de Belain d'Esambuc, et puisque

j'évoquais, il y a quelques instants, les empreintes de pas sur une plage, qui symbolisent toute l'histoire de l'humanité, nous ne pouvons que nous réjouir que des jeunes gens partent aujourd'hui du Havre pour fouler le sol de la Martinique où nous n'oublions pas que nos ancêtres débarquèrent, colons ou esclaves, pendant plusieurs siècles.

\*

Aujourd'hui, la traite atlantique est devenue un objet d'histoire mais l'esclavage et le travail forcé concernent encore, selon l'ONU, au moins 250 millions de personnes, dont une grande part d'enfants. Le racisme, qui a été la conséquence de l'esclavage, continue également à miner nos sociétés. Au croisement des violences racistes et sexistes, les femmes subissent toujours la conjugaison des oppressions.

Comme l'écrit l'historienne Rebecca Hall dans son *Histoire cachée des femmes meneuses de révoltes d'esclaves*, en citant « The Song of the Exiled » de Sweet Honey in the Rock : « Ils ont coupé ma voix. Alors j'ai ouvert en moi deux voix. A travers deux temps différents ». Battons-nous pour que la France et la francophonie permettent à toutes les petites filles et à toutes les femmes d'exprimer leur voix, sereinement et librement, en continuant à étudier le passé pour bâtir un avenir plus juste et apaisé.